

ON S'ABONNE chez
M^{rs}. FABRE et LE-
PROHON, Libraires, et
au Bureau du Journal, à
Montreal.

MILANGES RELIGIEUX.
—o—
RECUEIL PÉRIODIQUE.

PRIX D'ABONNE-
MENT, quatre piastres
pour l'année, cinq piastres, par la poste, payables d'avance.

VOL. 4. MONTREAL, VENDREDI, 9 SEPTEMBRE 1842. No. 21.

MARDI prochain nous ferons sortir un SPECIMEN du nouveau format des *Milanges*, tel que projeté si nos conditions, que nous ferons connaître alors, sont généralement agréées.

DISCOURS DE WALLACE.
DISCOURS D'O'CONNELL.

La motion de M. Wallace, qui a pour but d'obliger le gouvernement de s'occuper, avant la fin de la session, des moyens d'alléger la misère des classes pauvres de l'Angleterre, de l'Irlande et de l'Ecosse, a été rejetée, à une forte majorité, par la chambre des communes, après une discussion des plus vives, qui n'a pas occupé la chambre, moins de quatre jours. Le débat, durant les deux premières séances, n'a présenté qu'un médiocre intérêt. M. O'Connell lui a rendu son importance dans la séance d'avant-hier. Cet orateur a déclaré " qu'il se préparait quelque chose de calamiteux et de fatal pour le pays. Quelle que soit la résolution de la chambre, s'est écrié M. O'Connell, en terminant sa vigoureuse harangue, j'ai payé de ma personne dans cette discussion : *Liberavi animam meam!*"

Les paroles de M. O'Connell méritent d'être recueillies. Voici le résumé de son discours tel que les journaux anglais l'ont analysé :

" Je crois, a-t-il dit, que nous sommes menacés de grands périls, et que la société tout entière est en danger. Le pays est en proie à la détresse : nul n'en doute ; l'Irlande est en souffrance, tout le monde le sait : trois mauvaises récoltes successives ont fait en partie le mal que nous déplorons. Bien qu'il y ait une amélioration cette année, cependant le blé et les autres céréales ne promettent pas beaucoup ; mais il est une autre cause de détresse permanente : c'est la stagnation du commerce de détail, qui dépérit tous les jours. Les choses en sont venues à tel point, que les tableaux les plus effrayans se succèdent avec rapidité, et l'on se demande quelles sont les localités le plus rudement éprouvées. Telle est la triste condition de ce grand pays, de ce pays appelé au plus beau rang parmi les nations de la terre, renommé par ses succès dans les sciences, les arts, les armes, l'industrie, le commerce ; de ce pays qui a longtemps fait l'envie et l'admiration du monde entier ! D'où vient cette décadence ? Pourquoi ces cris lugubres, ces lamentations populaires ? Resterons-nous longtemps dans cette situation affligeante ? Que deviendra la société si nous restons dans cet état ?

" J'ai religieusement écouté les discours des ministres de l'intérieur et des colonies et du président du conseil, et, je l'avoue, je n'y ai pas trouvé une seule parole de nature à faire concevoir la moindre espérance. Le noble lord Stanley, secrétaire-d'Etat des colonies, a fort bien parlé ; mais, en vérité, il n'était pas plus question, dans cette élucubration oratoire de la détresse du peuple que du dernier cabinet du shah-Soojah, ou de la réunion des manda-